

par
JOOST
DE VRIES

CLAUSEWITZ

Traduit du néerlandais par Marnix Vincent.

Publié dans *Septentrion* 2011/3.

Voir www.onserfdeel.be ou www.onserfdeel.nl.

L'auteur néerlandais Joost de Vries (° 1983) est rédacteur au *Groene Amsterdammer*, un hebdomadaire d'opinion, sa tâche consistant à interpréter à l'intention du lecteur les formes de fiction qui apparaissent dans les œuvres littéraires et dans les arts. Dans *Clausewitz* (2010), son premier roman, il fait pratiquement l'inverse, dressant un écran fictionnel et donnant ainsi l'impression de vouloir dévoiler le moins possible ce que cache cet écran. Nombreux sont toutefois les lecteurs qui aiment se perdre dans ce labyrinthe de récits, comme le prouve l'accueil qui fut réservé à *Clausewitz* aux Pays-Bas. Une critique qui fait autorité voit même dans Joost de Vries «le nouvel Harry Mulisch».

C'est faire grand honneur à ce débutant, mais il est vrai qu'il y a du Mulisch (1927-2010)¹ dans *Clausewitz*. Ainsi, un des personnages, Henk Koetsier, est créé entièrement sur le modèle du célèbre écrivain néerlandais. Koetsier est une des nombreuses figures qui aident le protagoniste de ce roman, le jeune licencié Tim Modderman, à retrouver la trace de Ferdynand LeFebvre. Celui-ci est un ermite-écrivain culte qui disparaît tout à coup à la fin des années 1970. En écrivant sa thèse de doctorat sur l'héritage littéraire de LeFebvre, Modderman est de plus en plus intrigué par sa mystérieuse disparition. C'est le début d'une quête qui voit Modderman entrer en contact avec une féministe à tout crin, un photographe de guerre désaxé, une journaliste aux techniques d'interview suspectes, une voyante et un «critique narratif». Accompagnant Modderman dans la quête qui conduit celui-ci dans différents pays, le lecteur ressent continuellement une tension entre opportunisme et idéalisme, entre individualisme et engagement social, entre les années 1970 et aujourd'hui. Et surtout: entre vérité et fiction.

Note : Voir *Septentrion*, XXXIX, n° 4, 2010, pp. 77-78.

Je ne travaillais à ma thèse de doctorat que depuis quelques mois lorsque, dans un marché aux puces du midi de la France, je tombai sur un petit livre que je décidai sur-le-champ de plagier. Il avait une jaquette noire qui portait, en petites lettres blanches, ce titre: «Les Politiques de FLF». Pour le reste, aucun texte n'apparaissait sur les deux faces du volume. Pourquoi le pris-je en main? À vrai dire, je l'ignorais, car si je m'occupais depuis six mois déjà, à titre professionnel, de la prose de Ferdynand LeFebvre, je n'avais encore jamais entendu quelqu'un l'appeler de façon si familiale «FLF». Je m'empressai de feuilleter le livre et tombai sur la page de titre, où le sujet était indiqué plus clairement, *Les Politiques de Ferdynand LeFebvre*, avec au-dessous le nom de l'auteur: Pierre-Marc Brissot. Ce nom ne me disait rien, mais comme je n'avais pas encore vraiment saisi à bras-le-corps mes recherches doctorales, il pouvait s'agir d'une lacune bibliographique de ma part. Apparemment le livre présentait la même division en chapitres que celle que j'avais l'intention d'appliquer. Cet examen superficiel ne me permit pas de relever quelque part la mention d'un éditeur, et la simplicité, la sobriété du texte me firent supposer qu'il s'agissait d'une édition d'amateur. Je commençai à avoir de plus en plus chaud. Cependant, je découvris une année d'édition, 1989, et que monsieur Brissot dédiait ce texte au souvenir de son épouse bien-aimée, Jeanette, 21 mai 1921 - 14 mai 1988. Je me représentai monsieur Brissot, vieil universitaire chauve, affalé sur une chaise à côté du lit d'hôpital de sa femme mourante, la tête remplie des messages politiques camouflés de Ferdynand LeFebvre. Lorsque je vis que le livre avait le même sous-titre que celui que je voulais donner à ma thèse, *Enquêteur dans la steppe*, j'eus le sentiment d'avoir traversé un trou dans le temps et de tenir désormais mon propre avenir en main dans un univers parallèle. Je payai (quatre euros) et emportai le livre dans la maison de vacances de mes parents.

Ce soir-là, je le lus d'une traite, il comptait à peine 120 pages. Monsieur Brissot y exprimait de façon claire et affable pourquoi il s'intéressait à ce point à l'œuvre de Ferdynand LeFebvre et pourquoi il pensait que ses récits fantastiques recelaient plus de réalité politique que ne le supposaient les hommes de lettres. Dans la centaine de pages qui suivaient, il déchiffrait d'innombrables paraboles et intertextualités dissimulées dans l'œuvre et analysait une série de symboles et de métaphores. Le tout était parfaitement annoté.

Je ne découvris pas le titre ou le nom de l'auteur dans le catalogue digital des bibliothèques universitaires néerlandaises réunies. Je dus faire un *account* pour pouvoir explorer la bibliothèque nationale française, mais là non plus je ne découvris aucun monsieur Brissot. Google Scholar ne m'apporta pas le moindre résultat. Il n'y avait pas d'ISBN dans le livre. C'était comme si je tenais entre mes mains une chose qui n'existait absolument pas.

La semaine précédant mon départ en France, je m'étais engagé dans un couloir de la bibliothèque universitaire qui m'était inconnu et j'étais tombé sur les étagères où l'on gardait toutes les thèses de doctorat. Mille noms sur des couvertures blanches immaculées, un monument que personne ne lisait et où les noms des chercheurs étaient gravés tels ceux de soldats tombés au combat. Je voulus voir à quel endroit se situerait mon œuvre - entre Modderkolk, J.M.J. (*Antarctic Models of Induced Nephokinesis*) et Modijefsky, Ch. (*Franc-maçonnerie à Utrecht, 1648-1794*) - et je sentis quelque chose dans mon ventre, juste au-dessous du diaphragme, quelque chose de marécageux et de solitaire. J'ai lu un jour dans un quotidien un article parlant d'une femme qui avait découvert qu'elle traînait avec elle, depuis dix ans déjà, une grossesse extra-utérine. Il fallut exciser de son ventre la boule grisâtre qui aurait dû, un jour, devenir une vie.

Le petit livre se terminait sur ces mots: «*P-M Brissot, août 1988, Mirmande*». Mirmande était un petit village, non loin de notre maison de vacances. L'annuaire des téléphones mentionnait encore toujours un Brissot et je m'y rendis le lendemain. À l'adresse indiquée, où se dressait un bungalow couleur de sable, la porte me fut ouverte par un homme qui correspondait parfaitement au stéréotype du Français quinquagénaire - basané, un léger embonpoint, grand nez, chemise un peu trop déboutonnée, de longs cheveux clairsemés. Comme si tous les Français voulaient ressembler à Gérard Depardieu. Je lui fis part de la raison de ma visite et il enchaîna: «Ferdynand LeFebvre? Ne me parlez pas de ce crétin. Pendant toute ma jeunesse mon papa m'a enfoncé dans la gorge ses histoires de chats et de chiens et de chevaux, ce genre de fadaises.» L'homme poursuivit sur son élan, racontant comment son père consacrait tout son temps libre à ce qu'il appelait «ses études», même lorsque sa mère tomba malade. En guise de tour de magie, le père réussit même à offrir à ses enfants, déposés sous le sapin de Noël, les petits livres - il n'en avait pas lu un mot. Son père les avait fait imprimer à compte d'auteur, 24 exemplaires, comme si deux douzaines de personnes attendaient leur arrivée. L'homme en avait encore quelques-uns chez lui, je lui ferais plaisir, dit-il, en les emmenant bien loin.

Je me tenais ankylosé devant la porte des Brissot, cette famille ingrate d'un littérateur passé inaperçu. De derrière la maison montaient les voix d'enfants jouant dans le jardin et j'entendis l'homme s'adresser à sa femme avec un accent nettement parisien. Il revint et me fourra dans les mains une boîte contenant encore une dizaine de ces livres. «Je crois qu'en vous les laissant je vous fais plus plaisir qu'ils ne pourraient m'en donner un jour. Si vous voulez bien m'excuser, nous étions en train de faire un barbecue...».

Revenu à la voiture, j'allumai la radio et j'entendis les premières notes des *Tableaux d'une exposition* de Modeste Moussorgski. Les notes gravissaient la gamme et, pétillantes, grimpaient sur ma colonne vertébrale, vers mon cervelet, jusqu'au sommet de ma tête, jusqu'à ce que j'eusse l'impression que ma voûte crânienne s'ouvrait comme un paquet de cigarettes.

Mon père avait dans son cartable une photo de Ferdynand LeFebvre, une des rares photos existantes de sa personne. LeFebvre était un petit homme rond comme un tonneau et, sur la photo, il était assis derrière une machine à écrire, vêtu d'une tenue blanche en tant que grand prêtre de sa propre vocation divine d'écrivain. Ses courts doigts boudinés reposaient sur les touches et sa bouche se pliait dans un petit sourire qui enflait ses lèvres. À l'arrière-plan on voyait son bureau, quatre ou cinq tables glissées en longueur les unes derrière les autres et portant deux centaines de classeurs à anneaux comme une longue rangée de soldats. Contre le mur il y avait des armoires à archives et des systèmes de classement, le tout en matière synthétique grise. Ici, il gardait pour son univers littéraire chaque phrase qu'il confiait au papier, chaque idée lumineuse, chaque métaphore, chaque griffonnage.

LeFebvre et mon père se sont connus au début des années 1970. À cette époque, il y avait déjà tout un temps que LeFebvre ne quittait plus sa maison de maître à Amsterdam et c'est à peine s'il recevait ou supportait encore de nouveaux visiteurs. Tonko, mon père, lui rendit une fois visite, et ensuite LeFebvre lui fit savoir qu'il préférerait garder le contact par la poste. Au total, Tonko reçut dix lettres de sa main, variant de quatre à neuf feuillets remplis à ras bords. Tonko écrivit vingt et une lettres en guise de réponse. La base de ma thèse de doctorat. (...)

(...) Je découvris la citation la plus connue longtemps avant de penser à LeFebvre en tant que sujet de ma thèse de doctorat. Nous sommes alors début 2004. Représentez-vous le décor: je suis assis à l'arrière de la salle de cours et voici qu'une fille entre dans le local et va se poster devant la chaire. La fille a les cheveux blonds, presque roux, et de nombreuses taches de rousseur. Vraiment beaucoup de légères taches de rousseur, comme un essaim d'abeilles, sur le nez et les pommettes, et bien davantage encore sur ce qu'on peut voir de son thorax. Elle dit: Je voudrais commencer mon exposé par la lecture d'un fragment du *Cavalier des steppes*, le chef-d'œuvre de Ferdynand LeFebvre:

Je regardai le champ. C'était comme si je regardais un tableau de Jérôme Bosch. Seulement, je n'étais pas le contemplateur, je me sentais aussi l'auteur du tableau, et je me sentais aussi dans la peau de toutes les figures représentées. Les victimes mutilées et leurs tortionnaires démoniaques. C'était ce que la guerre faisait d'un être humain. Cela faisait de lui à la fois un coupable et une victime - gagner une guerre était une contradiction dans les termes. Mais c'était aussi une assurance de sincérité; on ne pouvait pas détourner le regard et l'on voyait l'homme dans sa condition naturelle.

- Joost me murmure à l'oreille: Dieu du ciel. Qu'est-ce qu'elle sait donc?

Elle parle comme le font toutes les filles, avec une voix qui monte à la fin de chaque phrase, comme si elle posait une question. Elle appuie sa main droite sur le côté gauche de sa nuque quand elle parle, attitude asymétrique qui semblerait inconfortable chez d'autres mais qui a quelque chose de naturel chez elle. Elle continue et raconte que LeFebvre a fait cette description à travers les lunettes de son célèbre protagoniste Pierrot Krapowski, qui embrasse du regard les champs de bataille sanglants de la guerre civile russe. La question posée à notre génération est de savoir combien de fois nous nous sentirons comme Krapowski, chaque fois que nous prenons CNN.

Un peu plus tard je m'engage dans la ville et je les vois, Joost et elle, à une certaine distance, sur le *Pausdam*. Je suis vraiment trop loin pour les entendre, mais je vois Joost rire de son rire tordu, et tout dans son attitude est rayonnement, il la surplombe comme une ombre, comme Barad-dûr.

- Nez, voici Judith Falke, dit Joost. Judith, voici T.S.E. Modderman, mais une fois que tu le connaîtras mieux, tu pourras l'appeler Nez.

C'est ainsi que je me rappelle la scène, sans aucun doute légèrement colorée. Judith et moi, nous en avons encore parlé souvent, comme le font les amoureux, avec nos mémoires cryptées et posées l'une sur l'autre, accordées tels deux plans d'architecte. Judith dit doucement hello et tendit une main encore plus douce. Je savais que Joost, s'il rentrait chez lui, devait prendre la direction de la place du Dôme, et je dis donc que je devais encore passer par la bibliothèque de façon à pouvoir l'accompagner un peu, elle, par le *Kromme Nieuwe Gracht*. Joost me fit un clin d'œil et dit: *On se voit plus tard, docteur*.

Je demandai à Judith comment il se faisait qu'elle connaissait Joost et elle dit: comme ça, avec un sourire qui en disait long selon moi, encore que j'ignorais ce qu'il devait dire. Elle demanda: Pourquoi Joost t'appelle-t-il Nez? Tout le monde m'appelle Nez. Un peu puéril, dit-elle. Le syndrome de Peter Pan? Si tu veux, tu peux aussi m'appeler monsieur Modderman, tu sais, dis-je. Et pourquoi alors t'appelle-t-on Nez? demanda-t-elle. Dans ma famille presque tous les hommes ont la langue paresseuse. Mon père l'avait, son frère, mon frère; d'une façon ou d'une autre nous ne l'appuyons pas contre nos incisives quand nous prononçons le R, mais elle reste lâchement arrêtée à mi-chemin de notre palais. *Moddejjman*; personne n'y arrive, et chacun a donc des surnoms embarrassants et Nez fut le mien, parce que, comme petit enfant,

j'avais un petit nez d'un rouge presque fluorescent. Et toi? demanda-t-elle, tu as aussi une langue paresseuse? Mieux vaut paresseuse que fatiguée, dis-je. Elle vérifia quelque chose sur son téléphone, et je la vis sourire - à cause de moi, me dis-je, pas à cause de son SMS. Je dois y aller, dit-elle. O.K., dis-je. Quel âge as-tu, Nez? Je dis que j'avais 23 ans. Tu sembles plus jeune. Elle me dévisagea. Quelles sont tes ambitions? Envahir l'Iran, dis-je. Et du coca gratuit pour tout le monde. O.K., tu me fais vachement rigoler, dit-elle. Toi et moi, nous nous rencontrerons bien une nouvelle fois un de ces jours. Elle tendit à nouveau la main (ce que je trouvais plutôt maladroit, un peu affecté). D'ailleurs, dis-je (et au moment de le dire j'eus l'impression de gâcher quelque chose, comme si je crevais une membrane dans laquelle nous étions seuls, elle et moi), c'était amusant que tu cites un passage de LeFebvre.

- Amusant, comment cela?

- Parce que mon père le connaissait. Personnellement.

- Vraiment? Personnellement?

- Si tu es une admiratrice, jette donc un coup d'œil dans *Madeira Pudding*. Dans les remerciements il cite mon père: «T.F.S. Modderman, brillant philosophe et correcteur». Il était professeur à l'université et ils se sont connus par l'entremise d'amis communs. Ils s'écrivaient des lettres.

Elle était impressionnée. Sa prose, dit-elle et elle rougit, avait quelque chose de solitaire qui était en même temps lénifiant. En le lisant on avait l'impression que LeFebvre lisait lui-même au lecteur une longue lettre, sentimentale, clairement formulée. Il y avait toujours une résignation dans la mélancolie de ses protagonistes. Elle demanda si j'avais envie d'aller boire un verre et, pendant toute une heure, dans un petit café, je lui servis ce dont je pouvais me souvenir de toutes les informations que mon père m'avait communiquées au sujet de l'œuvre de LeFebvre ou de l'homme lui-même - ce n'était pas grand-chose, j'inventai donc la moitié, ou plus de la moitié. Elle écoutait et tout sembla aller de soi. Nous ne nous embrassâmes pas: cela eut lieu deux ou trois semaines plus tard, lors d'une fête de fin d'études. Ensuite, tout fut réglé rapidement. À l'issue de cette première rencontre au café, nous ne fîmes qu'échanger nos numéros de téléphone. Je la suivis des yeux lorsqu'elle s'en alla, attentif au balancement de ses hanches, et je me dis qu'elle n'était probablement pas beaucoup plus âgée que moi. Mais elle possédait une façon de le cacher - de cacher l'impression qu'on a de ne pas savoir le moins du monde ce qu'on est en train de faire. (...)

(...) Après le repas nous bûmes du café dans son bureau, un grand espace avec vue sur les prairies. Elle parla de ses journées amstellodamoises. Dès leur première rencontre elle avait eu avec LeFebvre un lien intime, parfois un peu conspirateur. De temps à autre, il la prenait à part dans le jardin pour «mendier une cigarette». Il fumait rarement, mais, disait-il, la façon dont elle pouvait jouir de façon si ostensible d'une cigarette était contagieuse chez lui. C'était une marque égyptienne qu'elle achetait à l'Albert Cuyp, *Stambul*, avec une belle étiquette dorée. D'autres, pensait-elle, étaient souvent jaloux de leurs apartés. Je fourrageai sans gêne dans ses bibliothèques, y trouvai des éditions jaunies de livres qu'on ne peut plus trouver aujourd'hui que d'occasion. Elle était en fait la seule qu'il interrogeait sur sa vie privée, il l'interrogeait surtout sur son chien, un dalmatien qui portait le nom de Balthazar. Il insistait pour emmener parfois le chien, et lorsque cela se faisait, il passait toute l'après-midi à caresser la bête et à jouer avec des balles de tennis. Il était curieux des fadaises politiciennes de son mari Ernst. Tandis qu'elle parlait, mes yeux passaient en revue la bibliothèque et tout à coup je vis le dos non imprimé d'un livre et c'était comme si quelque chose de froid se liquéfiait au-dessus de mon cerveau. La jaquette était noire, exactement de la même nuance de noir et exactement du même format que le petit livre que je tenais déjà

depuis des mois dans ma main gauche tandis que je le recopiais de ma droite. Monsieur Brissot. J'essayai de garder mon calme, promenai d'abord mes doigts sur les livres de la planche supérieure, descendis lentement et, avec une paume moite, sortis alors le petit livre de l'étagère. Je ne parvins pas à étouffer un soupir lorsque je vis que ce n'était pas un monsieur Brissot, avec ses «Politiques de FLF», mais l'un ou l'autre recueil de poèmes. Je lui souris lorsqu'elle raconta qu'elle avait ramené un jour pour lui de ses vacances en Italie un chapeau de paille, qu'il portait souvent par les journées chaudes.

Je ne pris pas d'irish coffee, elle en prit un. Un peu plus tard madame Cagafuego proposa de faire une balade qui dura une demi-heure, une petite excursion dans le paysage vallonné que la voiture traversait en souplesse. Elle s'endormit dans les cinq minutes et ne se réveilla que lorsque nous arrivâmes à destination. Elle déclara qu'elle écrivait encore, même si elle ne publiait plus, mais que sa plume perdait de son éclat, qu'elle éprouvait de moins en moins le besoin d'achever ses récits. L'année suivante elle aurait 65 ans. Elle faisait une sieste à midi et cet hiver-là elle avait reçu un nouveau genou. Je n'avais jamais réfléchi de cette manière à l'âge, mon père était décédé avant que les outrages du temps ne puissent vraiment l'atteindre et ma mère restait pour l'instant inaltérée. Chez madame Cagafuego, on se rendait compte de la fluidité de l'âge, de la souplesse avec laquelle on glissait d'une phase de la vie à l'autre sans être conscient des seuils qu'on franchissait. Nous dépassâmes un groupe de chasseurs, trois hommes avec un fusil à double canon sur le dos, deux d'entre eux portant sur leurs épaules un bâton auquel étaient accrochés quelques lapins ou lièvres abattus. Un lièvre était pendu par la tête, on ne voyait point ses oreilles.

Tout à coup nous fûmes confrontés à la mer, aux falaises, aux bunkers de béton qui avaient fait partie du mur de l'Atlantique. Il faisait encore clair, mais le ciel commençait à rougeoier sur les rétines, comme si l'on avait le visage trop près d'une flamme. Elle me prit le bras, nous traversâmes un parking et le creux d'une dune artificielle pour déboucher dans un labyrinthe de tranchées.

Ce n'étaient pas les tranchées originelles, me dit-elle, celles-là étaient démolies. Au début des années 1990, dans la perspective de la commémoration du cinquantième anniversaire de *D-Day*, les Français avaient reconstruit la ligne de défense allemande. Un monument de marbre blanc pointait vers le ciel, y étaient gravés les noms de tous les États américains ayant fourni des jeunes gens destinés à périr ici.

- Ici, un peu plus loin, dit-elle, j'ai dispersé les cendres d'Ernst. Aux yeux d'Ernst c'était un endroit important. Je suis née en '44, lui en '45. La protection de la liberté, pour laquelle on s'était battu pendant la guerre, telle était toujours la source de ses ambitions politiques. Liberté de croyance, de conviction, liberté individuelle. Il a toujours éprouvé de la gratitude à l'égard de la génération de ses parents. Et moi de même. C'était la motivation qui, durant ces années leFebvriennes sur lesquelles portent tes recherches, nous poussait à être si présents dans le discours politique, social; il y avait des choses en jeu. Il est évident que nous devions descendre dans la rue, oui, évident. C'était notre tâche de mobiliser une deuxième vague de liberté, de respecter la promesse de liberté.

Je pensais à mon père, il était de 1946, et ma mère, de 1948. Les références de ma mère à l'époque moderne - *YouTube*, *iPods*, télécharger, la prononciation formaliste du mot «online» - avaient quelque chose d'angoissant, comme un otage qu'on filme avec le journal du jour qu'il tient devant lui pour prouver qu'il est encore en vie. Je songeais à tous ces garçons et filles de mon âge qui étaient en train de bricoler des banderoles. À leurs slogans rimés. *Pas de logement, pas de couronnement.*

Je la reconduisis à sa ferme et pris congé. Elle m'embrassa et insista pour que je lui téléphone ou lui écrive encore une fois, car elle désirait absolument être tenue au courant de mes recherches. J'étais une ligne droite. (...)

(...) Nous avons décidé de ne pas encore partir à la recherche d'Arturo Péles. On était dimanche et pour des raisons que tous deux nous ne pouvions pas concrétiser entièrement nous avons imaginé que c'était un jour où nous ne nous livrerions pas à notre travail de détectives. Notre sortie, ce jour-là, fut une excursion. Depuis la route qui longeait la côte, nous voyions des adolescents fourmiller par centaines sur la plage. J'arrêtai notre jeep. Des bateaux pour le transport de bananes se heurtaient au ressac, des garçons et filles en tombèrent en poussant des cris. Deux rangées de garçons étaient assis, comme dans un canot, les uns en face des autres dans le sable, intensément impliqués dans l'un ou l'autre jeu de buveurs. De la musique retentissait à nos oreilles, *Daft Punk*, Madonna, Rihanna. À mi-chemin de l'allée conduisant à la plage se tenaient un garçon et une fille à moitié cachés derrière un palmier et qui se roulaient un patin digne de deux loups. Il n'étaient probablement pas beaucoup plus jeunes que moi, peut-être de cinq, six ans. Je trouvais significatif d'être assis là dans la jeep, avec Helen Cagafuego et la correspondance complète de Ferdynand LeFebvre, comme si j'étais aspiré du mauvais côté de l'histoire. Il trifouillait dans le slip de son bikini, elle s'agrippait des deux mains à son dos, comme un personnage de film de guerre ou de film sur l'holocauste, en tout cas le type de film où quelque chose est en jeu.

- Eh bien, eh bien, dit Helen Cagafuego, extrêmement amusée.

Nous poursuivîmes notre route vers un petit village situé dans une des baies de l'île. On y trouvait un restaurant qui appartenait à la sœur de la propriétaire de notre hôtel et où nous obtiendrions une réduction. Nous y arrivâmes juste après l'heure de midi. Des marchands forains avaient déjà disposé leurs étals et vendaient des épices, des poissons et des légumes à la population locale. Le restaurant donnait sur une petite place, en face d'une église blanche. Les serveurs avaient inscrit le menu à l'aide de marqueurs blancs sur les grandes baies vitrées. Nous prîmes place et commandâmes du pain et une salade verte avec des tomates et des anchois.

- Où en es-tu en fait dans tes recherches? Pardonne-moi si je semble assez maternelle.

Ne te fais pas de soucis, dis-je et je lui racontai que mes recherches étaient pratiquement achevées, que j'avais annoté toutes les lettres adressées à mon père et écrites par lui et que j'étais sur le point de les donner déjà au jury de ma thèse, et que mon essai sur la politique allait bon train également. Madame Cagafuego dit qu'elle ne se faisait pas de soucis quant à ma progression mais qu'elle ne pouvait s'empêcher de penser que j'allais écrire de façon très déplaisante sur eux. Sur vous? demandai-je. Jamais.

- Mais sur mes amis. Mes amis d'alors.

- Vos amis.

- Ou ses amis à lui. Les gens qui lui rendaient visite.

- Il est difficile de vous situer tous. Je n'y parviendrai pas. C'est à peine si je parviens à pénétrer vraiment dans la tête de LeFebvre lui-même.

- Dis-moi, le reconnaîtrais-tu si nous le rencontrions?

- C'est pour cela que vous êtes là.

- Dommage qu'il ne soit pas né avec une tache de vin en forme de fleur de lys, comme les rois de France.

Peu importe, dis-je. L'homme sur la photo existe et si nous trouvons cet homme, nous aurons accompli notre mission. Elle approuva de la tête, but de l'eau, et une légère brise marine me donna la chair de poule dans le cou. Elle leva les yeux de son verre et me demanda si j'avais déjà quelque idée de la raison de sa disparition.

- Ce n'est pas de cela que traite mon petit livre.

- Mais tu y penses certainement parfois.

- J'ai l'une ou l'autre thèse. *Thesi*.

- Commençons par la première.

- Ça ne l'intéressait pas. C'est pourquoi il était si peu loquace lors des soirées chez lui, comme un étudiant assis à l'arrière de l'amphithéâtre et qui se cache derrière ses feuilles de cours. C'est pourquoi il abordait à peine les sujets sur lesquels vous discutiez avec tant de passion. Son œuvre était kidnappée par des rêveurs et des idéalistes qui y voyaient tous un engagement politique et social qu'il n'avait jamais voulu y mettre. La RAF ne l'intéressait pas, ni le Vietnam, rien de tout cela. Il voulait simplement écrire et qu'on le laisse tranquille.

- Très bien, dit-elle. Thèse numéro un: il nous trouvait chiants parce que nous faisons de lui ce qu'il n'était pas. Et quelle est la thèse numéro deux?

- D'accord, docteur. Le numéro deux. LeFebvre était exactement ce que les gens pensaient qu'il était. Exactement. Il n'était pas seulement une icône dans le monde engagé de l'art, il était absolument sincère. Son sujet littéraire était également la liberté de l'homme, au sens large. Il était tout à fait aussi engagé que tous le pensaient. Et c'est pourquoi il est parti.

- Pourquoi?

Parce que, dis-je, il était entouré de gens appartenant à la classe intellectuelle supérieure, capables de parler de ce sujet avec un raffinement fou. Des gens qui percevaient que l'État dégénérerait en un État policier; que les riches devenaient plus riches et les pauvres plus pauvres, que les dirigeants se détournaient de leur peuple et apportaient leur soutien à des guerres illégales dans des pays qui venaient à peine de se libérer du joug du colonialisme. Des dirigeants qui soutenaient des coups d'État en Amérique latine et en Afrique noire. Les gens qui l'entouraient en étaient horrifiés et exprimaient cet idéalisme et cette ambition dans des essais, des œuvres d'art, des romans virulents, ils devenaient membres de comités d'action qui perturbaient des représentations théâtrales «fallacieuses». Ceux qui étaient invités chez lui discutaient pour savoir s'ils vivaient à une époque de révolution, ou à une époque de guerre. Helen Cagafuego me regarda d'un air étonné: Et qu'est-ce qu'il détestait alors? demanda-t-elle. Le fait que nous débattions? Je n'en suis pas sûr, vous savez, dis-je. Je ne le connaissais pas personnellement. Je me pose tout simplement parfois la question. Le fait que l'élite intellectuelle discute de la fine texture de la poésie, des arts plastiques et du théâtre d'avant-garde tandis que les stades de football débordent de prisonniers et de victimes - qu'est-ce que ce fait nous dit de cette élite? La question est en fin de compte: est-ce noble et courageux de lire Platon et Tolstoï à des époques d'oppression et de violence, ou en est-il autrement?

Elle approuva de la tête et me demanda si, quand je parlais de la sorte, je tenais également compte de mon père. Je n'avais jamais exclu le meurtre du père, dis-je. Un serveur nous apporta à manger. Helen se tut pendant qu'il posait sur la table une salade verte avec des tomates et des anchois, une petite corbeille de pain et un plat de calmars frits. Il remplit deux verres de vin. J'avais dans la bouche le goût amer de l'adrénaline. Je ne pouvais voir le regard d'Helen caché par ses lunettes de soleil. Dis donc, finit-elle par dire, tu ne fais pas grand cas des gens, ou est-ce que je me trompe?